

La connaissance-de-soi, son importance pour le développement spirituel de l'homme

Athys FLORIDE.

O homme, connais-toi toi-même !

AINSI résonna, pendant des millénaires, la parole sacrée issue des Mystères antiques initiatiques : O homme, connais-toi toi-même ! Elle nous a été transmise en particulier par les Mystères du Temple d'Apollon de Delphes. Ainsi résonne-t-elle, de nos jours, comme une injonction à l'homme de rechercher sa véritable origine, sa vraie mission face au monde matériel qui risque de l'engloutir, et face à un monde spirituel qui se tait, et qui « attend » une décision de l'humanité de collaborer avec lui. Ainsi résonnera, toujours de nouveau, à l'avenir, le grave avertissement, car l'évolution ne se poursuivra sainement et positivement que si l'homme, précisément lui, devient ce collaborateur.

Toute parole initiatique, ésotérique, contient un sens caché, un sens profond que le langage indique, mais voile en même temps, et que la conscience du xx^e siècle doit apprendre à déchiffrer. Ceci s'inscrit dans les signes de l'esprit du temps. Cet effort vers la clarté, né d'une décision libre d'entamer un développement vers une connaissance de l'esprit, commence lorsqu'on veut rendre transparent le contenu des Mystères antiques et modernes. Il faut tenter de comprendre le sens de cette collaboration avec des êtres spirituels. Et l'on trouve, première énigme sur ce chemin, cette parole, dès le début d'un développement spirituel :

O homme, connais-toi toi-même !

Que signifient ces mots ? Quel chemin montrent-ils ? Quels sentiments éveillent-ils chez le disciple ?

Se connaître soi-même semble, tout d'abord, facile. Il suffit, pense-t-on, de plonger en soi-même, de déceler les côtés positifs et négatifs de son caractère : on en retire le sentiment que « l'on se connaît ». Mais tel n'est pas le sens profond de cette parole initiatique. En effet, « il ne s'agit pas (dans la connaissance-de-soi) de regarder en soi »¹. Il ne s'agit pas non plus de se dire : « je veux cultiver

(1) Rudolf Steiner, *Vor dem Tore der Theosophie* (Au seuil de la théosophie), non traduit, Edition allemande intégrale, Nr. 95.

mon Soi supérieur et me retirer en moi, je ne veux rien savoir du monde matériel... (une telle conception) repose sur une fausse connaissance-de-soi et... est dangereuse »¹. Ou « il ne s'agit pas (non plus) de regarder en moi, mais de chercher à reconnaître le grand Soi qui brille en nous ».

Ces quelques phrases font ressentir la force de l'énigme devant laquelle se trouve placé celui qui s'avance vers l'esprit. La première réaction à l'injonction : « O Homme, connais-toi toi-même ! », qui consiste à penser qu'en regardant en soi on lui obéit, se révèle, dans le contexte initiatique, insuffisante. Ce serait, pour ainsi dire, une connaissance-de-soi inférieure, qui se contenterait de percevoir ce que l'on est dans la vie de tous les jours, mais n'accéderait pas à une vue profonde de soi-même. Car « il y a deux sortes de connaissance-de-soi, une inférieure, nommée... narcissique (Selbstbespiegelung) »². Aussi notre objet, dans cet article, sera-t-il de regarder attentivement le processus menant à une vraie connaissance-de-soi, la « connaissance-de-soi née d'une extériorisation de soi »³. Ceci veut dire que ce processus amène le disciple à *sortir de soi* pour se regarder objectivement. Loin de plonger en soi-même, comme le croit la pensée habituelle, il s'agit au contraire de sortir de soi, de se quitter dans un effort certainement douloureux, mais qui prépare à une vraie perception de ce que l'on est réellement. Dans la deuxième citation, c'est nous qui avons souligné le mot « née », dont nous aurons à reparler.

Cette extériorisation, cette sortie-de-soi, ce « être-devenu-objet-de-perception-pour-soi-même » objective l'acte de connaissance. En restant « en moi », à l'intérieur de moi, je suis le jouet d'illusions dangereuses. Se regarder comme un étranger, telle est la première attitude, difficile, d'une connaissance-de-soi dans le sens des Mystères. Ainsi « le disciple doit chercher à posséder la force de se placer en face de lui-même comme en face d'un étranger. Il doit se considérer lui-même avec la sérénité d'un juge... Dès que l'on possède le *calme intérieur* qui permet de s'observer avec détachement, l'essentiel se dégage de l'accessoire »⁴. Tel sera un des premiers efforts du disciple. Que découvre-t-on, alors, si l'on pratique systématiquement ce détachement, cette attitude « scientifique » en face de soi-même ? La connaissance-de-soi se présente comme un processus vers une prise de conscience de plus en plus affinée des éléments constitutants de notre être propre. Nous constatons que nous devons

(2) R. Steiner, *op. cit.* Le mot « narcissisme » a en français une connotation assez négative que n'a pas l'allemand « Selbstbespiegelung », mais rend néanmoins la pensée de l'auteur.

(3) R. Steiner, *id.* : En allemand « durch Selbstaüßerung geborene Selbsterkenntnis ».

(4) R. Steiner, *L'initiation ou Comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs*, Ed. Triades, La voie ouverte, p. 42.

gravir un sentier qui s'élève et nous conduit vers des réalités difficiles à saisir, et que, seule, une métamorphose de la conscience pourra nous permettre de les appréhender.

Nous voyons clairement que nous devons atteindre trois niveaux de cette connaissance-de-soi :

— Un premier niveau, où nous apprenons à connaître les éléments de notre essence individuelle

— Notre conscience se transforme et nous met en rapport avec notre peuple, dans son essence animique et spirituelle.

— Enfin, accédant au niveau historique, nous comprenons que des impulsions spirituelles nous ont guidé à travers des millénaires, au sein de civilisations diverses, et que découvrir ces qualités acquises grâce à ces civilisations, est une donnée essentielle de la vraie connaissance de soi-même. Il devient alors clair que nous connaître nous-même veut dire : déceler les constituants individuels de l'incarnation actuelle ; découvrir ce que l'âme et l'esprit du peuple ont placé en nous ; saisir également les forces spirituelles apportées en nous lors du passage à travers les civilisations du passé.

Ces trois élargissements de la conscience, ou mieux, cette modification de sa qualité de perception, nous fait atteindre l'existence du Soi supérieur individuel, puis d'une âme et d'un esprit du peuple agissant dans une communauté, et enfin celle d'un courant spirituel auquel nous appartenons depuis longtemps. En résumé, nous voyons que la connaissance-de-soi s'articule en :

- a) Connaissance-de-soi au niveau individuel.
- b) Connaissance-de-soi au niveau du peuple.
- c) Connaissance-de-soi au niveau de l'Esprit du temps, de l'histoire.

Comment exprimer avec d'autres mots ces trois consciences que la connaissance forme, illumine, allume en nous ? Pour le faire, recherchons, dans la terminologie de l'ésotérisme chrétien, une caractérisation de ce que notre effort, lorsque la grâce le sanctifie, fait briller en nous.

Tout d'abord on se pénètre d'éléments de connaissance qu'on peut désigner sous le terme de *conscience angélique*. Nous trouvons un lien avec le Soi supérieur, qui s'éveille, qui « naît », et qui est de nature angélique : « car tout être humain porte en lui, à côté de sa personnalité de tous les jours, *une nature supérieure*. Cet homme supérieur ne se manifeste pas tant qu'on ne l'a pas éveillé⁵. » La référence à Blaise Pascal s'impose ici, pour qui la nature humaine est angélique et bestiale tout à la fois.

Une deuxième impulsion mène à découvrir ce qu'ont tissé en l'homme l'âme et l'esprit du peuple. Elle se densifie dans l'injonction : O Homme, connais-toi

(5) R. Steiner, *op. cit.*, p. 43.

comme participant à la vie animique et spirituelle d'un peuple ! Oui, « l'homme appartient à une famille, à un peuple, à une race, il agit dans le monde en fonction de son appartenance à ces communautés, *son caractère propre en dépend également* »⁶.

Objectiver clairement ces éléments, les distinguer par un effort conscient, élève l'acte de connaissance au niveau d'un *Archange*, l'esprit du peuple étant un être spirituel archangélique, dont la mission est d'harmoniser les actions des membres d'une communauté.

Une nécessité intérieure se fait ensuite jour d'aller plus loin, celle qui fait ressentir le besoin de se saisir au-delà des contingences d'une seule incarnation, et de pouvoir vivre et agir en tant que membre de l'humanité tout entière, dans son évolution historique. Nous commençons à *vouloir* à l'échelle des Archées, êtres spirituels qui guident des époques entières de l'histoire.

Par ces trois « mouvements », nous forgeons un lien avec ce que l'ésotérisme chrétien appelle la troisième Hiérarchie spirituelle, celle qui est la plus proche de l'homme, celle des Anges, des Archanges et des Archées. La vraie connaissance-de-soi nous apprend l'existence de ces êtres sublimes et nous commençons à pressentir combien bénéfique pourrait être leur aide. Dans ce premier article, nous nous efforcerons de décrire la première étape, celle qui est au point de départ de toute connaissance-de-soi, de la naissance du Soi supérieur, de la conscience angélique.

La connaissance-de-soi au premier niveau

Le chemin de développement de la vie spirituelle-animique qui mène à la vue objective de soi-même, à cette sortie-de-soi, permet au disciple une prise de conscience nouvelle des trois forces de l'âme, de la volonté, du sentiment et de la pensée. Habituellement, ces forces sont harmonisées, équilibrées naturellement en l'homme, elles se répondent avec justesse. « Avant que l'on n'entreprenne un entraînement spirituel, ces trois forces (de l'âme) se trouvent normalement dans une relation qui dépend des lois universelles. L'homme ne peut pas sentir, penser ou vouloir n'importe comment. Par exemple, lorsqu'une pensée se fait jour dans sa conscience, elle s'associe tout naturellement à un certain sentiment, ou bien elle entraîne une certaine décision. Si l'on entre dans une chambre où l'air est étouffant, on ouvre la fenêtre. Si l'on s'entend appeler par son nom, on répond à cet appel ; on vous interroge, vous répondez ; si l'on voit un objet qui sent mauvais, on éprouve un sentiment désagréable⁷. »

(6) R. Steiner, *op. cit.*, p. 255. C'est nous qui soulignons

(7) R. Steiner, *op. cit.*, p. 236.

Cette citation nous montre que ces forces de l'âme recherchent toujours l'équilibre. Pour se connaître soi-même, il faut modifier cette situation donnée, apprendre à « voir » objectivement sa pensée, ou mieux sa façon de penser. Il faut donc « regarder » cette pensée en la mettant hors de soi, pratiquer cette sortie-de-soi, se mettre hors de sa propre pensée. La pensée humaine est comme un train sur des rails. Le progrès ici consiste à sortir du train et à le regarder passer. Plus tard, on pourra « poser » soi-même les rails et déterminer la direction que l'on veut que le train prenne.

C'est ce que la science spirituelle orientée par l'anthroposophie appelle « l'étude ». Pour elle, « sans l'étude, on n'arrive pas à se connaître soi-même »⁸. Par l'étude, on apprend à penser des vérités spirituelles élaborées par les guides de la vie spirituelle de l'humanité, et en particulier celles que l'anthroposophie, à partir du début du xx^e siècle jusqu'à nos jours, offre à la culture moderne. Toutes les vérités de ce genre apportant une connaissance de l'esprit, ont cette vertu d'objectiver la vie intérieure. L'anthroposophie, elle, y ajoute un caractère scientifique tenant compte de l'acquis de l'humanité depuis les derniers siècles⁹.

Par l'étude, l'étudiant en science spirituelle apprend à se rendre compte des résistances qu'oppose la pensée à tout effort réel pour la maîtriser, c'est-à-dire à tout effort « pour sortir du train ». Devoir se mettre à penser des « choses qu'on ne voit pas », assimiler des concepts qui ne soient pas appelés en nous par des perceptions sensibles, mais par un pur effort volontaire de l'âme, voilà qui éveille des tempêtes intérieures d'opposition. Le pouvoir qu'exercent les sens sur le déroulement de nos pensées, la tyrannie même par laquelle ils s'imposent dans l'acte de connaissance, devient expérience. D'habitude, l'homme croit qu'il pense par lui-même : au cours de l'étude, si elle est pratiquée avec l'intensité suffisante, la logique commune, figée, voire pétrifiée, est mise en déroute. On ressent à quel point on doit « vouloir » penser ces vérités pour qu'elles vivent dans l'âme. Des éléments moraux, inconnus auparavant en liaison avec l'acte de connaissance, comme la confiance en sa propre pensée, en la propre activité de sa pensée, l'amour de la vérité, de la liberté intérieure, l'absence de préjugés, la « bonne volonté », deviennent des aides indispensables dans cet effort. La pensée semble échapper, la peur monte. On se dit alors : tout cela n'est que fantasme, c'est irréal, illusoire. Se mettre à penser, par exemple, que non seulement l'homme — ce qui est, déjà, un gros effort — mais la terre elle-même, est un être vivant passant par des incarnations, suivre pas à pas les pensées qui, se fondant sur une activité volontaire de l'âme, soutiennent cette constatation, cela éveille de grandes forces d'opposition, d'antipathie, ou de moquerie.

(8) R. Steiner, *Vor dem Tore der Theosophie*, non traduit.

(9) Voir A. Floride, « En quoi l'anthroposophie est-elle une science ? », « Triades », revue trimestrielle, t. XXX N° 3, printemps 1983.

Et l'on voit les trois forces de l'âme se présenter sous une forme autonome. Elles se dressent contre le méditant qui leur impose cette nouvelle lumière invisible, faite de pure substance pensante. La pensée refuse cet effort ; la volonté a peur de laisser vivre dans la conscience ces contenus qui, par leur simple présence, incitent à la purification ; le sentiment, lui, pour ne pas avoir à « ressentir » face à l'esprit, se réfugie dans la moquerie. Et là, un moment intense de la connaissance-de-soi commence, celui qui met l'homme en face de ces trois forces intérieures, — mais mises hors de lui par l'étude intensive de contenus non transmis par les sens —, en face de leur aspect caché dans les profondeurs de l'être : refus de l'effort pensant, de l'émancipation du sensible ; peur d'accepter des connaissances non-perceptibles directement par les sens, et d'avoir en même temps à les « vouloir » ; vide intérieur, absence de sentiments vis-à-vis du spirituel, réaction de moquerie à son égard. Lorsque l'on n'est pas sur le chemin de développement vers la connaissance réelle de soi, ces côtés négatifs restent voilés. L'homme croit penser librement, alors que la plupart du temps, ce sont les perceptions sensibles qui dirigent, qui déterminent le déroulement des idées — parfois simplement comme en un « écho ». De même, on croit vouloir de soi-même tel ou tel acte, tandis que, le plus souvent, on se contente de réagir à des incitations extérieures ou intérieures ; enfin, on est persuadé de sentir individuellement, ignorant que les sentiments proviennent tout d'abord de la relation avec les autres. La prise de conscience de ce refus, de cette peur, de ce vide, l'expérience de ce moment de vérité est nommé, dans la terminologie ésotérique, « se tenir devant le Gardien du Seuil »¹⁰.

Pourquoi, pourrait-on demander, les forces de l'âme ont-elles été marquées de ces traits négatifs ? Pourquoi la pensée est-elle devenue passive, comme une ombre du réel, le sentiment faible, vide, et la volonté accrochée à elle-même, égoïste, monstrueuse ? La cause en est la formation de la personnalité terrestre. La pensée devait apprendre, en se coupant de ses racines spirituelles, en oubliant son origine céleste, étoilée, à chercher appui sur la matière pour élaborer des concepts clairs, précis, ciselés ; s'appuyant sur le sensible, elle crée les conditions d'un isolement que n'a pas l'homme avant de naître. La volonté, nourrie par ce qui est action au sein de cette matière, ne tenant compte que du terrestre, apprend la création individuelle. Quant au sentiment, oscillant de l'un à l'autre pôle, il transmet l'impression d'être autonome, libre.

L'importance de l'étude apparaît ainsi dans toute sa grandeur, comme point de départ du chemin intérieur, comme révélateur de ce que l'on porte vraiment dans l'âme. La connaissance-de-soi s'ébauche. Si cette expérience des trois

(10) R. Steiner, *L'Initiation*, *op. cit.* Voir en particulier les deux chapitres consacrés à ce moment de la connaissance-de-soi : « Dissociation de la personnalité au cours du développement occulte » et « Le Gardien du Seuil ».

forces de l'âme dans leur véritable aspect n'est qu'un moment du développement spirituel, elle est néanmoins celle qui apporte aux autres expériences dans le monde de l'esprit une garantie face aux erreurs, aux illusions personnelles, bref face aux dangers d'une non-connaissance-de-soi. Le disciple est maintenant *éveillé*, il a acquis l'assurance, la fermeté d'âme dans une double direction : vers le monde extérieur, son regard perçoit que le sensible n'est qu'une expression du supra-sensible, il sait « laisser parler » les phénomènes, sans y mêler, comme avant, des éléments psychiques personnels projetés par lui ; vers l'intérieur, vers sa propre âme, il peut pratiquer « l'observation de l'âme selon la méthode scientifique », c'est-à-dire prendre vis-à-vis des forces de l'âme la distance, l'objectivité réelle, résultat de cette sortie-de-soi par l'étude. Il devient un étranger pour lui-même, et peut travailler en toute sérénité sur soi-même dans la suite de son développement¹¹. Cette purification apportée par la connaissance-de-soi est indispensable. Les recherches dans le monde spirituel ont un instrument : l'être humain lui-même, le chercheur lui-même, dans sa totalité. En effet, tandis que la perception du monde extérieur se fait à travers les seuls organes des sens, le monde spirituel, par contre, a besoin de l'être humain tout entier pour se manifester à lui. Celui-ci *devient* ce qu'il veut connaître. Aussi faut-il que l'instrument de connaissance soit préparé, puis maîtrisé. La préparation, l'étude, au sens large du terme, si elle est pratiquée avec l'intensité voulue, et avec sérieux, c'est-à-dire continuité, conduit l'élève à cette expérience du seuil du monde spirituel. Là le disciple est averti d'avoir à prendre en mains la direction des trois forces de l'âme, et d'apprendre à les harmoniser. Autrement, se dissociant, elles divergent et de graves troubles s'installent¹².

Les six activités protectrices de l'âme

Le travail de méditation, qui tout au moins dans ses premières phases, fait partie de l'étude, a besoin, pour se dérouler harmonieusement, de protection. Toute activité intérieure consciente ayant pour conséquence, si elle est suffisamment profonde, de renforcer les forces d'opposition, de les dresser contre le Moi actif, la science spirituelle initiatique indique les moyens de tenir ces forces négatives en échec, forces qui doivent nécessairement grandir avec le travail, et qu'il faut apprendre à transformer. C'est ainsi que six exercices consolident la vie

(11) R. Steiner, *La Philosophie de la Liberté*, éd. Anthroposophiques romandes, Genève. Ce livre, essentiel pour « l'étude », a comme sous-titre « Observations de l'âme selon la méthode scientifique ».

(12) Voir le chapitre déjà cité de *L'Initiation* : « Dissociation de la personnalité au cours du développement occulte ».

intérieure du méditant, évitant les conséquences négatives qu'entraîne le développement de facultés spirituelles. Le premier est d'activer réellement sa pensée, que l'on apprend à conduire en toute liberté. On choisit un objet concret simple, on concentre autour de lui un complexe de pensées se rapportant toutes à lui, et à lui seul, concernant, par exemple, sa forme, la matière dont il est fait, son origine, ses qualités : poids, grandeur, couleur, etc... L'essentiel, dans cet exercice, est d'éviter la pensée associative, qui se déroule toute seule, pour accéder à une *vraie* activité pensante, provoquée et conduite par nous-même. Les concepts, et surtout le lien *entre* eux, on s'aperçoit, dans ce moment apparemment simple de la vie intérieure, que l'on doit les « vouloir ». C'est *nous* qui créons ce lien entre les pensées, et le maintenons. C'est une activité volontaire, on le voit bientôt : la pensée devient un « muscle ». Nous cessons « d'avoir » des pensées, nous nous mettons à penser par nous-même. Une observation subtile de l'âme le montre sans ambiguïté.

Le deuxième exercice concerne la volonté. Chaque jour, à une heure précise, on se donne un acte simple à exécuter : à telle heure, faire telle ou telle chose. Chaque jour, à l'heure fixée, toujours la même, on accomplit ce qu'on a décidé, sans hésiter, et, surtout, sans l'oublier. Ce doit être une action non-habituelle, non-intégrée dans le tissu de ce que l'on accomplit autrement, quelque chose que, sans cette décision, je n'aurais jamais fait. On sent, après quelque temps, naître en soi une force d'impulsion volontaire, venant vraiment de nous.

La troisième activité libre consiste à s'efforcer de garder, en toute circonstance, l'égalité d'humeur, et cela quelles que soient les situations dans lesquelles on se trouve impliqué. On s'efforce d'éviter de passer par ces moments extrêmes et contrastés de la vie affective que sont la joie excessive et la tristesse déprimante, voire dépressive. C'est un exercice d'équanimité.

L'homme aime critiquer. Il souligne volontiers les côtés négatifs des choses. Il en retire, d'ailleurs, une certaine joie, peut-être même de la volupté, et en tout cas la fierté de « voir clair ». Il est beaucoup plus difficile de chercher activement, au sein de ce qui est éventuellement critiquable, le côté positif, caché, recouvert par le négatif. Déceler, par exemple, « l'étincelle divine dans le criminel », exemple bien entendu extrême, voilà ce qui renforce le Moi. C'est le quatrième exercice, celui de la positivité.

Le cinquième peut être appelé foi, croyance dans la vie et confiance dans les expériences. Il consiste à accueillir, avec une ouverture d'esprit totale, une absence de préjugé solide, tout ce qui vient vers nous. On renonce d'emblée à se dire : cela, je le connais déjà, cela ne m'apprend rien. Percevoir ce qui est *nouveau*, même dans le déjà-bien-connu, c'est ce qu'il faut apprendre dans cet exercice.

Enfin, harmoniser les cinq exercices précédents, dans une sixième étape, tel

est le but que se donne l'élève. Il apprend à les pratiquer tous ensemble, c'est-à-dire à décider à quel moment lequel des cinq exercices est à pratiquer selon la situation qu'il rencontre. Un événement est-il en train de provoquer en nous un fort mécontentement, peut-être même la colère? Vite, l'égalité d'humeur! Une décision doit-elle être prise sans retard et suivie d'exécution rapide? La force accumulée par le deuxième exercice est ici à sa place. Et ainsi de suite. Jouer, comme un chef d'orchestre, avec les différentes tonalités de l'âme que l'on a soi-même appris à faire monter de la vie intérieure, tel est le dernier de ces six exercices. Chacun d'eux, pratiqué environ un mois, successivement et dans l'ordre indiqué ici, se développe pour créer, avec les autres, un manteau protecteur du travail spirituel.

Un exemple concret de la connaissance-de-soi au premier degré

Aux pensées que nous avons exposées jusqu'ici, et qui précisent ce moment du développement supérieur, nous pouvons ajouter une représentation imagée de cette épreuve à laquelle se trouve confronté celui qui veut s'efforcer vers un progrès intérieur conscient : celui de quitter l'assise matérielle, qui donne à l'homme fermeté et sécurité, pour, en toute liberté, en chercher une autre, plus ouverte, plus large, plus universelle, celle du monde spirituel.

Dans le premier de ses quatre Drames-Mystères¹³, Rudolf Steiner nous en donne une vision scénique, à travers l'expérience d'un des personnages, un jeune peintre, Johannes. Celui-ci se trouve placé, par son développement intérieur et par certaines épreuves de son destin, devant les forces de son âme dans leur vérité, comme nous l'avons indiqué plus haut. Voici en bref une esquisse de la situation.

Après une conférence de Bénédictus, le guide d'un cercle de personnes s'intéressant au chemin de développement spirituel, Johannes, dans le silence de son âme, entend chacun des auditeurs raconter, en quittant la salle, les expériences, les épreuves de la vie qu'il a dû rencontrer, accentuées, clarifiées par les idées cultivées dans ce cercle. Il plonge, grâce à ses facultés intuitives, dans l'âme de celui qui parle, et se trouve par là placé dans la vraie connaissance-de-soi que nous avons décrite plus haut, celle de la « sortie-de-soi ». En revivant intérieurement ce que les autres expriment de leurs tourments, de leurs luttes, de leurs déceptions douloureuses, il se voit lui-même objectivement « de l'extérieur », et sent un gouffre s'ouvrir sous ses pieds. La question qui pouvait se poser plus haut : Comment sortir de soi et se voir objectivement? reçoit ici un début de réponse. On se quitte en plongeant dans

(13) R. Steiner, *La Porte de l'Initiation*, Triades. Tous les passages cités sont extraits du deuxième tableau de ce premier Drame-Mystère.

l'âme des autres, en s'intéressant intensément à leurs problèmes ; et non pas, comme nous le disions déjà, en plongeant en soi-même. Cette conséquence explique certainement la réticence que l'on ressent à s'occuper vraiment des « problèmes » des autres. Johannes est confronté à cette dure épreuve : se voir sans illusion aucune. La scène suivante, la deuxième du Drame-Mystère, nous le montre dans un paysage de sources, de forêts, de rochers, qui font résonner dans son âme la parole sacrée des Mystères initiatiques : O Homme, connais-toi toi-même ! Écoutons Johannes qui se dit à l'écoute de ces mots que la nature tout entière fait vibrer dans son âme :

Voici des années qu'ainsi je les entends,
Ces mots chargés de sens.
Ils s'exhalent de l'air et de l'eau,
Ils résonnent du fond de la terre
Et comme dans le gland mystérieux
Se comprime l'architecture géante du chêne,
Ainsi la force de ces mots
Résume les êtres élémentaires,
Les âmes et les esprits,
Les cycles du temps
Et des éternités,
Dans la mesure où ma pensée les atteint...

Le contact de son âme, sensibilisée par le travail intérieur et ouverte par la plongée dans les autres, avec le monde environnant, l'incite à se poser la question « chargée de sens ». Il résume cette impulsion :

L'univers et ce que je suis moi-même,
Tout vit dans cette parole :
O Homme, connais-toi !

Le moment de la vraie connaissance arrive, car il se trouve abandonné par ce qu'il croyait être solide en lui, et qui se révèle illusion, facticité :

(cette parole) s'anime en moi d'une vie effroyable,
Autour de moi se trament les ténèbres,
En moi la nuit s'ouvre béante,
Et de ces ténèbres totales,
De cette nuit de l'âme s'élève la parole :
O Homme, connais-toi !

La répétition constante de ces mots nous fait ressentir la place centrale que prend la connaissance-de-soi à ce moment du développement. Johannes vit cette « sortie-de-soi », il se voit « de l'extérieur » :

Voici qu'elle (cette parole) me ravit à moi-même.
... Déjà je me sens arraché à moi-même.

Je vois la dépouille de mon corps.
Elle m'est étrangère, hors de moi...

Avec une intense acuité, certains côtés négatifs d'actes qu'il accomplit autrefois lui apparaissent, il apprend à *connaître* véritablement les forces de volonté qui l'ont poussé à agir, il entre, dans le souvenir, dans les autres êtres à qui il a, dans le passé, causé d'irréparables dommages :

La connaissance-de-moi-même m'a donné la force
De transposer mon être en d'autres êtres...

Cette union avec d'autres êtres « extérieurs » à lui-même, maintenant dans le souvenir, cela le « reconduit » tout au fond de lui-même. Et voici venir, après cette préparation intérieure, le moment où Johannes se tient, dans la vérité de l'être, devant les trois forces de l'âme. Il se rend compte que pensée, sentiment et volonté ont encore d'énormes progrès à accomplir :

Je m'apparais comme un monstre...

La grande illusion qui nous enveloppe d'habitude, celle de croire que nous sommes « bons » et que, malgré tout, malgré quelques ombres sur lesquelles nous passons assez vite, notre être de tous les jours n'a pas tellement à se transformer, cette illusion est enlevée au disciple :

Je m'apparais comme un monstre
Né du désir et de l'envie.
J'éprouve nettement que jusqu'ici
Un nuage d'illusions m'a dérobé
La forme horrible
De mon être.

L'œil spirituel de Johannes s'est ouvert, il vit, à travers lui, la *conscience angélique*, celle qui voit ce que nous avons à transformer, qui surmonte ainsi l'illusion de la conscience « matérialiste »¹⁴. Les trois forces de l'âme, les voici densifiées, comme dévoilées devant cette nouvelle conscience :

Je sens ruisseler dans mes artères,
Comme un feu consumant, ces paroles
Qui jadis me révélaient dans leur force originelle
Les entités du soleil et de la terre.

(14) Un des avertissements les plus importants que rencontre le disciple s'énonce ainsi : « Quand tu tentes de faire *un* pas dans la connaissance des vérités occultes, fais *en même temps* trois pas dans l'accomplissement de ton caractère vers le bien. » R. Steiner, *L'Initiation*, op. cit., p. 87.

Il perçoit ce qu'était la volonté à l'origine du monde, vivant en l'homme comme une force cosmique :

(ces entités)
Elles vibrent dans mes pulsations,

et les forces du sentiment, qui ont, elles aussi, une origine universelle :

Elles affluent dans mon cœur,

ces entités s'exprimant aussi dans la pensée :

Et jusqu'en mes pensées je perçois
Des mondes étrangers dont les désirs me brûlent.

C'est la parole des Mystères, que l'acquisition de cette nouvelle conscience lui permet de vivre, qui lui présente pensée, sentiment et volonté dans leur grandeur originelle :

Tels sont les fruits de cette parole :
O Homme, connais-toi toi-même !

Cette nouvelle conscience angélique, liée à l'éveil du Soi supérieur, et qui lui montre la grandeur des forces de l'âme dans leur réalité cosmique, elle ne lui dissimule plus ce que ces forces sont devenues au cours de l'évolution. Et c'est la deuxième face de l'expérience de Johannes :

Là dans le précipice obscur,
Quel être me fixe ?
Je sens des chaînes
Qui m'attachent à toi.
Prométhée n'était pas rivé
Plus durement au rocher du Caucase
Que je ne suis à toi.
Qui es-tu, être abominable ?
*(Des sources et des rochers résonnent les paroles : O Homme,
connais-toi !)*
Oh, je te reconnais,
Tu es moi-même. A toi,
Monstre funeste, la connaissance m'enchaîne...
... J'ai voulu te fuir,
Ils m'ont aveuglé, les mondes
Vers lesquels ma folie s'envolait
Pour me délivrer de moi-même.
Aveugle, je me retrouve en mon âme aveugle :
O Homme, connais-toi !

Les deux premières scènes de *La Porte de l'Initiation* nous font ainsi participer, en tableaux scéniques, à l'épreuve individuelle de Johannes lorsque, se tenant devant le seuil du monde spirituel, s'ouvre pour lui le domaine de la connaissance-de-soi. Celle-ci revêt pour chacun des traits individuels, liés au destin personnel, mais garde des caractères généraux que nous avons exposés dans la première partie de l'article. Rudolf Steiner souligne que ses Drames-Mystères contiennent, sous une forme scénique artistique, toute l'anthroposophie. Ce bref exemple nous le montre clairement : la connaissance-de-soi, dans le sens des Mystères initiatiques, fait naître dans la vie intérieure du disciple en recherche une conscience transformée, qui accède aux premiers traits de celle des Anges, une conscience imagée de ce que sont vraiment les forces de l'âme humaine, dans leur grandeur et dans leur misère. A la question initiatique : Qui suis-je ? — que doit poser le disciple des Mystères modernes, la réponse, il se la donne lui-même, à partir de cette nouvelle conscience : Je suis Homme, si j'éveille mon Soi supérieur (l'Ange) pour transformer le moi terrestre (la bête) et *collaborer ainsi à la formation de la hiérarchie spirituelle de l'Homme.*

Tel est le vrai sens, le sens dynamique de l'injonction qu'entend le disciple sur le chemin de développement intérieur :

O HOMME, connais-toi TOI-MÊME !